

sommet, de façon à imiter quelque peu la forme d'une coquille. Ces blocs étaient surmontés d'une immense pierre plate inclinée vers le sud, où se trouvait une porte. Une petite épine croissait à l'intérieur. Trois ou quatre personnes auraient pu y trouver un abri (1). » Ni cet auteur, ni Kinsey, ne donnent les dimensions du monument. S. da Costa observe que les dolmens qu'il a vus à Castello da Vide ressemblent comme construction à celui d'Arroyolos (2).

Tels sont les seuls renseignements que nous possédions sur le Portugal : c'est bien peu, il est vrai, pour l'une des régions les plus riches en dolmens qu'il y ait en Europe, mais c'est assez pour montrer son importance et sa portée dans l'histoire des monuments mégalithiques en général. Il y a lieu d'espérer qu'une fois bien connus, ces monuments jetteront sur l'ensemble de la question une lumière des plus vives, non seulement parce qu'ils sont comme autant d'anneaux intermédiaires entre la région à dolmens de l'Afrique et celle de l'Europe, mais surtout parce qu'ils peuvent nous aider à comprendre les relations jusqu'ici si mystérieuses des Milésiens d'Irlande avec l'Espagne. Si les dolmens du nord et de l'ouest de la péninsule espagnole étaient soigneusement examinés et comparés avec ceux d'Irlande, leur ressemblance suffirait probablement pour prouver leur parenté et pour établir sur des faits ce qui jusqu'ici a été abandonné à l'imagination plus ou moins extravagante d'annalistes animés, il est vrai, d'un véritable patriotisme, mais plus soucieux de l'antiquité fabuleuse de leur race que des prosaïques résultats d'une investigation vraiment scientifique.

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne voyons nulle raison de supposer qu'aucun des dolmens espagnols soit antérieur à l'ère actuelle ; nous savons, au contraire, que ceux de Cangas-de-Onis et d'Arrichinaga ont été « vénérés » jusqu'au VIII<sup>e</sup> et peut-être au X<sup>e</sup> siècle ; or, s'ils étaient vénérés, ils ont pu aussi être érigés à cette époque.

(1) Borrow, *Bible in Spain*, II, p. 35.

(2) *Congrès international préhistorique*, Paris, p. 182.

## ITALIE.

Ce que nous avons dit de l'Espagne montre assez de quelle prudence il faut user dans les assertions relatives aux monuments mégalithiques d'un pays ; cependant il n'est pas téméraire de dire qu'il n'existe en Italie aucun dolmen en dehors du groupe de Saturnia. Sous plusieurs rapports, l'Italie est dans de tout autres conditions que l'Espagne. Ses archéologues et ses sociétés savantes se sont pendant des siècles occupés de ses antiquités ; des touristes étrangers ont parcouru de long en large son territoire, et ils n'eussent pas manqué d'observer tout ce qui eût rappelé à leur mémoire les druides et les dragons de leur pays natal. Puisqu'aucune observation de ce genre n'a été faite, c'est que rien d'important n'y donnait lieu. Cependant il ne faudrait pas être surpris que l'on rencontrât dans quelque lieu retiré ou au pied des collines quelque épave des races voyageuses ; c'est ainsi que près de Sesto-Calende, en Lombardie, l'on a découvert un cercle de petites pierres de 9 mètres de diamètre, avec une avenue de 15 mètres de longueur qui y conduit tangentielle-ment, et à quelques pas plus loin, un demi-cercle également en pierres, de 6 mètres seulement de large (1). Le tout ressemble aux alignements de Dartmoor. Pour en tirer quelque conclusion, il faudrait que l'on trouvât d'autres monuments analogues, et surtout que l'on consultât soigneusement les traditions locales ; en attendant, on ne peut guère y voir autre chose qu'un parc à moutons.

Les dolmens de Saturnia sont décrits de la manière suivante par M. Dennis : « Ils sont très-nombreux et consistent généralement en une chambre quadrangulaire enfoncée à la profondeur de quelques pieds dans le sol. Les murs sont composés de blocs grossiers, debout l'un à côté de l'autre, et le toit est formé de deux grandes dalles juxtaposées et quelquefois d'une seule, d'une taille énorme, qui recouvre le tout et se trouve légèrement inclinée, sans doute pour faciliter l'écoulement de la pluie. Nul ciseau n'a touché ces masses grossières, qui mesurent depuis

(1) *Congrès international préhistorique de Paris*, p. 197.

deux jusqu'à cinq mètres carrés. Quelques-uns de ces dolmens, celui que représente notre gravure, par exemple, sont divisés en deux chambres de plus de cinq mètres de diamètre. La plupart sont précédés d'une

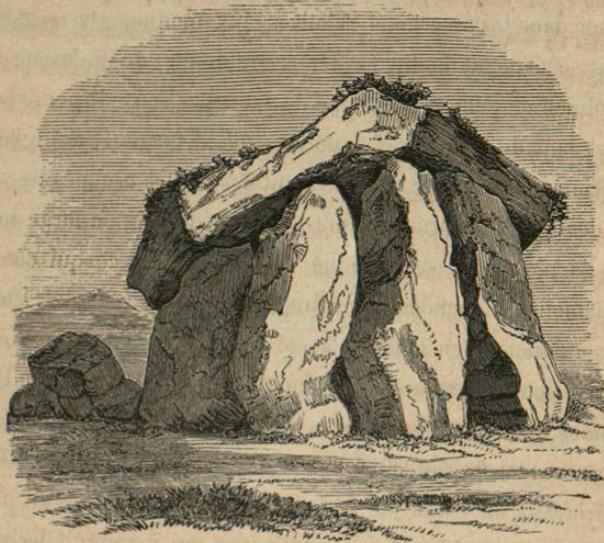


Fig. 163. — L'un des dolmens de Saturnia (Toscane).

allée de trois mètres au moins de long sur un de large. Tous sont un peu enfoncés dans le sol ; ils devaient être primitivement entourés de tumulus qui ne laissaient de libre que la table du dolmen. »

L'un des tumulus qui fait partie de ce groupe est entouré d'un cercle de petites pierres. M. Dennis en conclut que « tous ont pu être entourés de la sorte et que, dans ce cas, les pierres auraient été enlevées par les paysans. Rien de semblable, ajoute-t-il, ne se voit en aucune autre partie de l'Etrurie (1). » Saturnia est situé à trente kilomètres environ de la mer, et s'il est vrai que rien de semblable n'existe ailleurs, en Italie, ces dolmens doivent être considérés comme quelque chose d'exceptionnel, comme les restes mégalithiques de quelque colonie du peuple constructeur de dolmens dont le souvenir a disparu et probablement pour toujours.

Si ce qui précède est exact, il faut en conclure que les tumulus à

(1) *Cities and Cemeteries of Etruria*, II, p. 314.

chambres de l'Italie, qui tous sont construits en pierres taillées, ne provenaient pas de monuments en pierres brutes. En aucun pays d'Europe les tumulus ne sont aussi nombreux ni aussi importants qu'en Etrurie, et, comme nous l'avons dit ailleurs, ils remontent certainement jusqu'à douze ou treize siècles avant Jésus-Christ. Mais si les dolmens de France ou de Scandinavie sont vraiment préhistoriques, en d'autres termes s'ils remontent à dix ou quinze siècles avant notre ère, il n'y a pas de raison pour que les dolmens ne se trouvent pas aussi en Italie. Il faut ou bien que l'Italie n'en ait jamais possédé, ou bien que ceux du reste de l'Europe soient beaucoup plus récents. Si les dolmens du Nord n'ont que mille ou deux mille ans d'existence, la chose est toute simple ; s'ils en avaient trois ou quatre mille, l'on devrait aussi en trouver en Italie.

La vérité est, sans doute, que les Pélasges de la Grèce et les Tyrrhéniens d'Italie s'étaient déjà trouvés en contact soit avec l'Égypte, soit avec quelque autre peuple primitif employant la pierre taillée, lorsqu'ils quittèrent l'Orient pour passer en Europe, et que dès lors, à aucune époque de leur histoire et en aucun des pays où ils séjournèrent, ils ne connurent l'architecture mégalithique ; or, comme ils furent très-probablement les premiers colons des pays qu'ils occupèrent dans la suite, ce serait en vain que l'on chercherait des dolmens là où ils s'établirent. Si Attila avait vécu cinq siècles avant l'ère chrétienne au lieu de venir cinq siècles après, lui et ses Huns auraient pu produire un âge mégalithique en Italie. Les habitants de l'Etrurie étaient un peuple chez qui le culte des morts était essentiellement développé, et si seulement ils avaient été reportés à cet état de barbarie que représentent les grossiers monuments de nos ancêtres, l'on eût pu trouver les dolmens par milliers dans leur pays. Il en fut autrement. Pressés par les Celtes de la Gaule cisalpine au nord et par les Romains au sud, les Etrusques furent écrasés, mais ils le furent par deux races plus civilisées et plus perfectibles qu'eux-mêmes. Aussi, loin de les replonger dans la barbarie, Rome, en adoptant plusieurs de ses usages, les perfectionna ; c'est ainsi qu'elle imprima à son architecture un développement qu'ils eussent été incapables de lui imprimer eux-mêmes. Il en fut de même en Grèce. Les

Doriens remplacèrent les formes architecturales des Pélasges, mais après un laps de temps plus considérable. Quatre ou cinq siècles s'écoulèrent entre le dernier tombeau pélasgique, celui de Mycènes, et le temple dorique de Corinthe, le plus ancien que l'on connaisse; il est donc tout naturel que l'on voie moins de traces du peuple primitif dans l'architecture de la Grèce que dans celle de Rome. Mais, pas plus dans l'un que dans l'autre cas, il n'y eut aucune tendance à un retour vers l'architecture mégalithique.

Le cas était tout différent en Espagne et en France. Là se trouvait une race antochthone incapable, paraît-il, de progresser par elle-même. Il fallut que Rome vint lui enseigner un mode de sépulture supérieur au simple monceau de terre. Aucune race semi-civilisée ne s'établit dans ces contrées; les Carthaginois de Carthagène ou de Marseille pénétrèrent à peine dans l'intérieur des terres; ils n'appartenaient pas, du reste, à ces races qui enterraient leurs morts et leur élevaient de magnifiques tombeaux, et dès lors ils ne pouvaient que très-faiblement influencer les indigènes dans leurs modes de sépultures.

Rome, au contraire, conquit et administra pendant des siècles tous les pays où nous trouvons aujourd'hui les traces les plus anciennes des monuments en pierres brutes, et elle ne put manquer de laisser quelque empreinte de sa magnificence dans les lieux qu'elle occupa si longtemps. Mais lorsqu'elle se fut retirée, la France, l'Espagne et la Grande-Bretagne retombèrent et restèrent plongées pendant des siècles dans un état d'anarchie et de barbarie pire peut-être que celui dans lequel elle les avait trouvées ensevelies trois ou quatre siècles auparavant. Dans un tel état, les malheureux habitants de ces contrées ne pouvaient évidemment conserver les arts et les institutions dont Rome les avait dotés; mais ils avaient été les témoins de sa splendeur et ils ne pouvaient l'avoir oubliée au point de revenir absolument à leur première mode de sépulture, c'est-à-dire à ces grossiers tumulus sans chambres dont se contentaient leurs ancêtres; il est tout naturel qu'ils aient alors essayé des constructions en pierres, mais dans la mesure où le leur permettait la disparition complète des arts: les dolmens et les autres monuments mégalithiques seraient le résultat de ce progrès relatif.

## CHAPITRE X.

### ALGÉRIE.

« Ils ont des yeux et ne voient pas; » il serait difficile de trouver une plus curieuse application de cette parole que dans l'histoire de la découverte des dolmens algériens. Bien que des centaines de voyageurs aient parcouru l'Algérie à la suite de Bruce et de Shaw, bien que la France possède ce pays depuis 1830, un auteur qui eût écrit sur ce sujet il y a dix ans seulement eût été pleinement autorisé à dire qu'il ne s'y trouvait pas de dolmens. Cependant l'on sait aujourd'hui qu'ils y existent littéralement par milliers. Peut-être ne serait-ce pas une exagération de dire que l'on en connaît actuellement au moins dix mille.

Ce fut M. Rhind qui le premier annonça le fait au monde savant. Il lut à la Société des Antiquaires, en 1859, un mémoire qu'il avait intitulé: *Restes ortholithiques du nord de l'Afrique* et qui fut ensuite publié dans le XXXVIII<sup>e</sup> volume de l'*Archæologia*. Ce travail n'attira cependant que faiblement l'attention, soit à cause de son titre, soit parce qu'il ne contenait aucune figure. Ce ne fut en réalité qu'en 1863, époque où feu Henry Christy visita l'Algérie, que l'on commença à connaître les dolmens de ce pays. Cet archéologue fit à Constantine la connaissance d'un M. Féraud, interprète auprès de l'armée d'Algérie, qui l'emmena en un lieu appelé Bou-Moursug, à 40 kilomètres environ au sud de Constantine, où il put en trois jours observer plus d'un millier de dolmens. M. Féraud publia une notice à ce sujet, dans les *Mémoires de la Société archéologique de Constantine*, en 1863, et la question ayant excité quelque intérêt en Europe, un second mémoire, qui contenait un grand nombre de renseignements nouveaux obtenus par les officiers de divers districts, parut l'année suivante. Depuis lors, d'autres mémoires